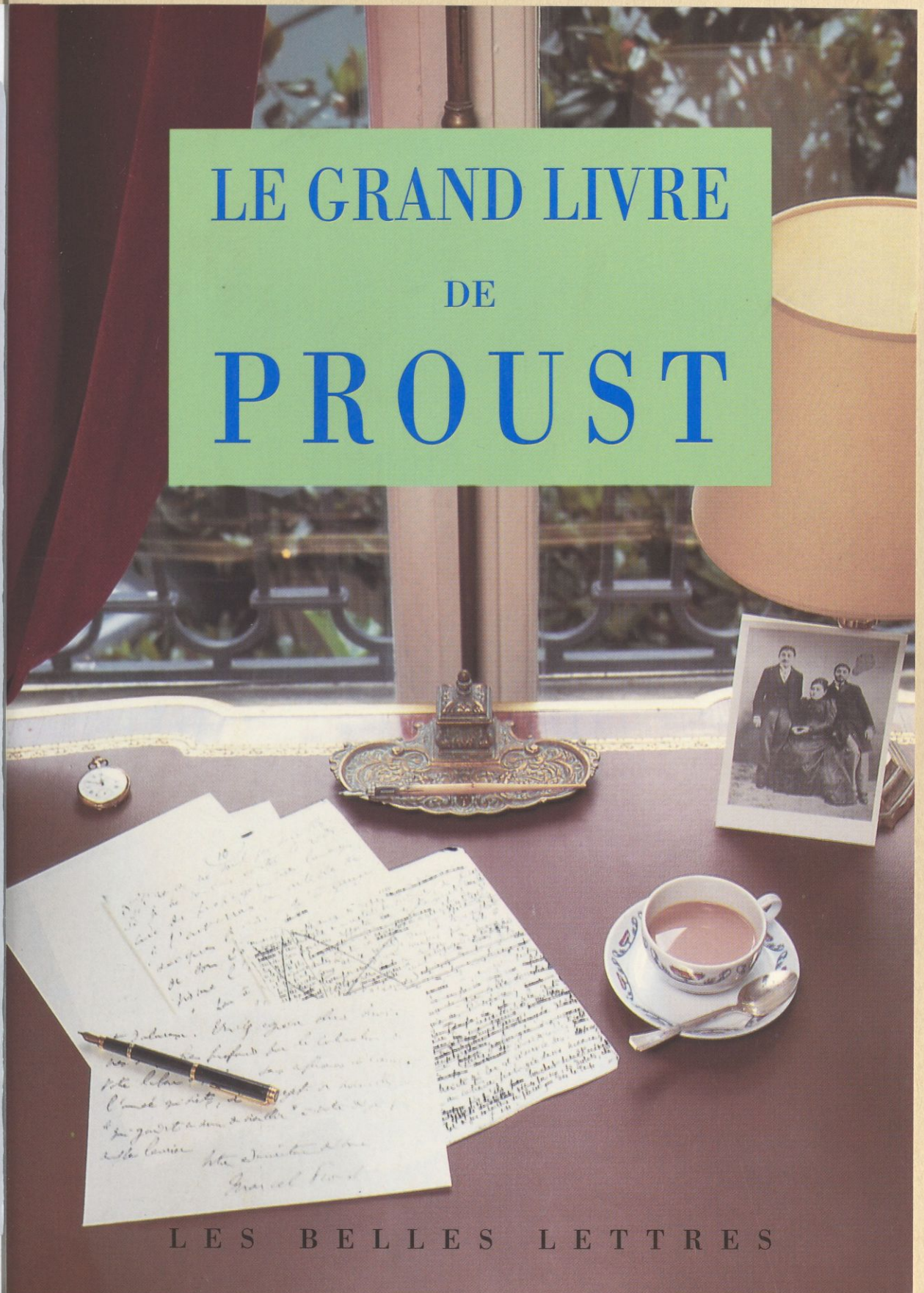
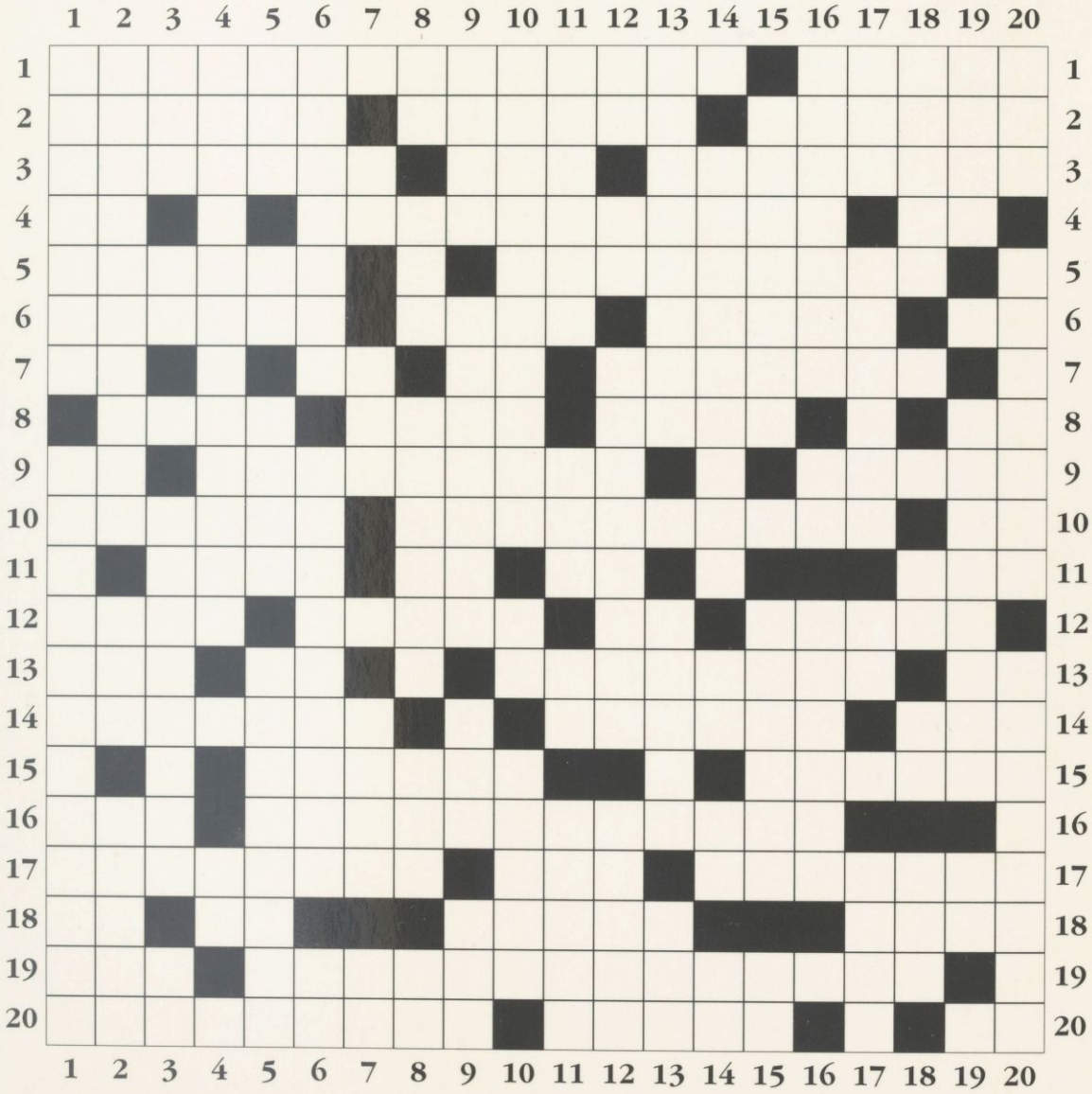
LE GRAND LIVRE DE PROUST



LES BELLES LETTRES

Mots croisés « Marcel Proust »

par Michel Laclos



Définitions et solutions sur le deuxième rabat de couverture.

0223 39971



LES QUESTIONNAIRES DE PROUST

À 15 ans, Proust répond à un questionnaire sur l'album d'une amie.

Votre qualité morale préférée : – Toutes celles qui ne sont pas particulières à une secte, les universelles.
Les qualités que vous préférez chez un homme : – L'intelligence, le sens moral.
Celles que vous préférez chez une femme : – La douceur, le naturel, l'intelligence.
Votre occupation préférée : – La lecture, la rêverie, les vers, l'histoire, le théâtre.
Votre principale caractéristique : – (Sans réponse).
Votre notion du bonheur : – Vivre près de tous ceux que j'aime avec les charmes de la nature, une quantité de livres et de partitions, et pas loin un théâtre français.
Votre notion du malheur : – Être séparé de maman.
Votre couleur et votre fleur préférées : – Je les aime toutes, et pour les fleurs, je ne sais pas.
À part vous-mêmes, qui voudriez-vous être ? – N'ayant pas à me poser la question, je préfère ne pas la résoudre. J'aurais cependant bien aimé être Pline le Jeune.
Où auriez-vous aimé vivre ? – Au pays de l'idéal, ou plutôt de mon idéal.
Vos auteurs préférés en prose : – George Sand, Augustin Thierry.
Vos poètes préférés : – Musset.
Vos peintres et compositeurs préférés : – Meissonnier, Mozart, Gounod.
Vos héros préférés dans la vie réelle : – Un milieu entre Socrate, Périclès, Mahomet, Musset, Pline le Jeune, Augustin Thierry.
Vos héroïnes préférées dans la vie réelle : – Une femme de génie ayant l'existence d'une femme ordinaire.
Vos héros de fiction préférés : – Les héros romanesques, poétiques, ceux qui sont un idéal plutôt qu'un modèle.
Vos héroïnes de fiction préférées : – Celles qui sont plus que des femmes sans sortir de leur sexe, tout ce qui est tendre, poétique, pur, beau dans tous les genres.
Votre nourriture et boisson préférées : – (Sans réponse).
Vos noms préférés : – (Sans réponse).
Votre bête noire : – Les gens qui ne sentent pas ce qui est bien, qui ignorent les douceurs de l'affection.
Quels personnages historiques détestez-vous le plus ? (Sans réponse).
Quel est votre état d'esprit actuel ? (Sans réponse).
Pour quel défaut avez-vous le plus d'indulgence ? – Pour la vie privée des génies.

8 DG NON 1484

Votre devise : – Une qui ne peut pas se résumer parce que sa plus simple expression est ce qu'(il y) a de beau, de bon, de grand dans la nature.

À 21 ans, Proust répond de nouveau à un questionnaire.

Le principal trait de mon caractère : – Le besoin d'être aimé et, pour préciser, le besoin d'être caressé et gâté bien plutôt que le besoin d'être admiré.
La qualité que je désire chez un homme : – Des charmes féminins.
La qualité que je préfère chez une femme : – Des vertus d'homme et la franchise dans la camaraderie.
Ce que j'apprécie le plus chez mes amis : – D'être tendres pour moi, si leur personne est assez exquise pour donner un grand prix à leur tendresse.
Mon principal défaut : – Ne pas savoir, ne pas pouvoir « vouloir ».
Mon occupation préférée : – Aimer.
Mon rêve de bonheur : – J'ai peur qu'il ne soit pas assez élevé, je n'ose pas le dire, et j'ai peur de le détruire en le disant.
Quel serait mon plus grand malheur : – Ne pas avoir connu ma mère ni ma grand-mère.
Ce que je voudrais être : – Moi, comme les gens que j'admire me voudraient.
Le pays où je désirerais vivre : – Celui où certaines choses que je voudrais se réaliseraient comme par un enchantement et où les tendresses seraient toujours partagées.
La couleur que je préfère : – La beauté n'est pas dans les couleurs, mais dans leur harmonie.
La fleur que j'aime : – La sienne – et après, toutes.
L'oiseau que je préfère : – L'hirondelle.
Mes auteurs favoris en prose : – Aujourd'hui Anatole France et Pierre Loti.
Mes poètes préférés : – Baudelaire et Alfred de Vigny.
Mes héros favoris dans la fiction : – Hamlet.
Mes héroïnes favorites dans la fiction : – Bérénice.
Mes compositeurs préférés : – Beethoven, Wagner, Schumann.
Mes peintres favoris : – Léonard de Vinci, Rembrandt.
Mes héros dans la vie réelle : – M. Darlu, M. Boutroux.
Mes héroïnes dans l'histoire : – Cléôpatre.
Mes noms favoris : – Je n'en ai qu'un à la fois.
Ce que je déteste par-dessus tout : – Ce qu'il y a de mal en moi.
Caractères historiques que je méprise le plus : – Je ne suis pas assez instruit.
Le fait militaire que j'admire le plus. – Mon volontariat !
La réforme que j'estime le plus : – (Sans réponse).
Le don de la nature que je voudrais avoir : – La volonté, et des séductions.
Comment j'aimerais mourir : – Meilleur – et aimé.
État présent de mon esprit : – L'ennui d'avoir pensé à moi pour répondre à toutes ces questions.
Fautes qui m'inspirent le plus d'indulgence : – Celles que je comprends.
Ma devise : – J'aurais trop peur qu'elle ne me porte malheur.

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

Ill. Roger-Viollet

022339971

820

LE GRAND LIVRE DE PROUST

8
D4 MON
1484

Sous la direction de Charles Dantzig

LE GRAND LIV

Les Belles Lettres

RE DE PROUST



DL 24JAN.97 02741

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays

© 1996, Les Belles Lettres, 95 boulevard Raspail, 75006 Paris

ISBN : 2-251-44086-0

BIBLIOTHEQUE
DE FRANCE
NATIONALE

Proust avait l'air d'une lampe allumée en plein jour, d'une sonnerie de téléphone dans une maison vide.

Jean Cocteau

Proust était gêné lorsqu'on lui parlait de son « roman » ; il ne l'était pas moins lorsqu'on employait le mot de Mémoires *ou de* Souvenirs d'enfance.

— C'est... une espèce de roman.

Paul Morand

Entretien avec Céleste Albaret

Cette nuit, j'ai mis le mot « fin »

Quelqu'un a-t-il plus aimé Marcel Proust que l'aima et le comprit Céleste Albaret ? Il faut lire son *Monsieur Proust* [1] en se souvenant de son portrait par Louis Gautier-Vignal [2] : « Céleste était mince et grande. Son joli visage avait alors l'expression de douceur que Botticelli a donnée à ses personnages. Depuis peu de temps au service de l'écrivain, elle s'était pliée à ses habitudes et à ses manies. Sa pâleur portait déjà le reflet de la vie nocturne à laquelle elle était soumise. »

Céleste soumise à la vie nocturne par un soleil qu'elle pouvait regarder dans les yeux. Et sa voix vient de lui, sa vie en fut comme innervée. On l'entend, elle, et on l'entend, lui, dans *Monsieur Proust*, duo d'amour où le livre est un feu auquel tous deux sacrifièrent le temps qu'il fallait, c'est-à-dire la nuit, le jour, et toutes les autres nuits. Céleste Albaret vécut avec Marcel Proust jusqu'à son dernier souffle, et bien au-delà. Son admiration donne une idée des défis que peut relever l'adoration.

Georges Belmont a posé à Céleste des questions qui ont enfanté *Monsieur Proust*, mais ses questions ont disparu dans le texte de l'ouvrage publié. Inventons d'autres questions, ce sont les mêmes réponses.

Q. — Lorsque l'on dit que vous fûtes au service de Marcel Proust,

1. Céleste Albaret, *Monsieur Proust*, souvenirs recueillis par Georges Belmont, Robert Laffont, 1973.
2. *Proust connu et inconnu*, Robert Laffont, 1976.

certains en déduisent que l'écrivain vous employait comme on emploie un cocher. Qu'en pensez-vous ?

Céleste — Une seule fois, vers la fin, un soir où il était très fatigué et où il avait décidé de sortir malgré tout, je le revois, il était affalé dans son fauteuil, tout habillé et, comme il m'avait appelée pour autre chose et que je me trouvais là de ce fait, il m'a dit : « Voulez-vous avoir la gentillesse de me donner mes bottines, Céleste, pour que je puisse me chausser. » Je lui tends les bottines ; il les prend et les enfile ; mais avant qu'il ait eu le temps de finir, me voilà à genoux comme un gamin, et tac, tac, tac, en train de les boutonner, sans même lui demander son avis. Il s'est presque rejeté en arrière et il a dit avec une souffrance dans la voix : « Oh, non, non, pas cela, Céleste ! » Et moi, tout allègrement : « Mais si, Monsieur, c'est tout de suite fait. Pourquoi voudriez-vous que cela me gêne ? » Quand je me suis relevée, il avait presque les larmes aux yeux, et je l'entendrai toujours, du fond de sa douceur : « Ah, Céleste, comme je vous aime ! » Parce que, ce qu'il y avait de beau avec lui, c'était qu'il y avait des instants où je me sentais comme sa mère, et d'autres comme son enfant.

— Pouvez-vous me réciter votre portrait en vers par Marcel Proust ?

Céleste — *Grande, fine, belle, un peu maigre,*
Tantôt lasse, tantôt allègre,
Charmant les princes et la pègre,
Lançant à Marcel un mot aigre.
Rendant le miel pour le vinaigre,
Spirituelle, agile, intègre,
C'est la presque nièce de Nègre.

— Mais que signifie le dernier vers ?

Céleste — Mon frère aîné avait épousé la nièce de l'archevêque de Tours, Mgr Nègre.

— Expliquez-nous cette parole : « Pauvre Ploumissou ! » que Marcel Proust vous prête dans la scène des « courrières » à Cabourg…

Céleste — « Pauvre Ploumissou ! » je lui avais lancé cela une fois et il m'avait demandé ce que cela signifiait. Je lui avais expliqué : « C'était ma mère. Quand j'étais petite, elle m'appelait : « Viens ici, mon ploumissou, que je te coiffe. » Et vous, Monsieur, vous êtes coiffé comme un ploumissou. » Il a trouvé cela très joli et il a dit : « Alors nous allons faire comme quand j'étais jeune, moi aussi, avec mon ami Reynaldo Hahn ; il m'appelait « Buncht », et moi je l'appelais « Bunibuls ». Vous



Marcel Proust vers 1905.

serez « Plouplou » et moi « Missou ». Par la suite, il me disait parfois, lorsque j'entrais dans sa chambre : « Comment allez-vous, Plouplou ? » Mais je ne l'ai jamais appelé « Missou » ; je n'aurais pas osé.

— Est-ce que Marcel Proust vous racontait tout ?

Céleste — Je le suivais dans sa chambre. Aussitôt entré, il s'asseyait en coin au pied de son lit, je m'arrêtais en face de lui comme un sergent de ville ! et cela commençait. Aujourd'hui, quand je pense aux heures et aux heures que j'ai pu passer ainsi, piquée devant lui comme un sergent de ville ! — et je n'y pensais même pas, je n'ai même jamais senti une lassitude ! Nous étions trop à notre affaire. Lui-même, s'il ne m'a jamais invitée à m'asseoir, je suis sûre que c'est qu'il n'y pensait pas non plus. Et moi, j'étais si absorbée que je ne voyais même pas le fauteuil des visiteurs qui était à deux pas de moi. Quant à lui, il en oubliait aussi la fatigue. Perché sur son bout de lit, il avait l'air d'un jeune prince qui revient du bal de la vie.

— Ce prince était-il exigeant ?

Céleste — Une fois, j'ai dit : « Monsieur, je vois que la confiance règne avec le contrôle. » Il a ri et n'a pas répondu.

— A-t-on diffamé Marcel Proust ?

Céleste — Je ne m'arrêterai pas aux stupidités que l'on a racontées et reprises dans un livre et qui auraient eu plus ou moins pour cadre l'établissement de Le Cuziat : une histoire de rats percés d'épingles qu'il serait allé regarder agoniser, et celle selon laquelle il aurait montré aux mauvaises gens de cette maison, pour qu'on s'en moque et pour le plaisir du sacrilège, des photographies de sa mère. Comment ose-t-on publier de pareilles insanités ? M. Proust avait depuis toujours une sainte horreur des rats — au point, m'a-t-il dit un jour entre autres choses, qu'il ne pouvait même pas supporter leur simple vue. Quant aux photographies de sa mère, elles n'ont jamais quitté les tiroirs de la

commode de sa chambre, sauf lorsqu'il me demandait de les y prendre pour les revoir ou me les montrer — toujours avec amour et émotion. Enfin, jamais il n'emportait rien de chez lui et, en dehors de ses repas, de sa toilette, de ses vêtements et de ses cahiers et porte-plume, jamais il ne touchait ni ne manipulait rien de ses mains. Même si cela paraît extraordinaire, quand on pense qu'il m'appelait pour lui donner la moindre chose, l'idée qu'il aurait ouvert lui-même un lourd tiroir pour y choisir des photos, les mettre dans une enveloppe et les glisser dans une poche, puis les ramener et faire les manipulations inverses, est complètement invraisemblable lorsqu'on l'a connu comme moi. La seule chose qu'il ait jamais emportée de chez lui, c'est du sucre, qu'il m'a fait préparer en paquet, pour en faire cadeau à ma belle-mère, Mme Larivière, pendant les restrictions de la guerre.

— Cette maison de la rue de l'Arcade, il s'y rendait cependant...

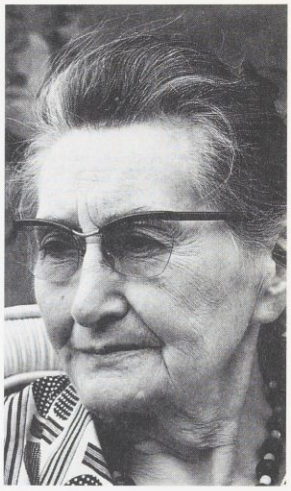
Céleste — Ce qui est frappant, c'est que, chaque fois qu'il en revenait, il m'en parlait sur le même ton que s'il était rentré d'une soirée chez le comte de Beaumont ou chez la comtesse Greffulhe. C'était le tableau de ce qu'il avait vu qui l'intéressait.

— Quel tableau vous a causé le plus d'effarement ?

Céleste — Je me souviendrai toujours de la nuit où il est revenu après avoir vu, justement, un spectacle dont il fait état dans son livre. Il est arrivé, le chapeau en bataille, comme quand il n'avait pas perdu son temps. Il m'a entraîné dans sa chambre, et assis au coin de son lit, il m'a fait le récit. (...) « Ma chère Céleste, ce que j'ai vu ce soir est inimaginable. J'arrive de chez Le Cuziat, comme vous le savez. Il



La dernière chambre de Marcel Proust, rue Hamelin, reconstituée au musée Carnavalet.



Céleste Albaret à la fin de sa vie.

m'avait signalé qu'il y avait un homme qui se rend chez lui pour se faire flageller. J'ai assisté à toute la scène, d'une autre pièce, par une petite fenêtre dans le mur. C'est incroyable, je vous dis ! J'en doutais ; je voulais un contrôle ; je l'ai. Il s'agit d'un gros industriel qui fait spécialement le voyage, du nord de la France, pour cela. Figurez-vous qu'il est là, dans une chambre, attaché à un mur par des chaînes cadenassées, et qu'une espèce de sale individu, ramassé on ne sait où et qu'on paie pour cela, lui tape dessus à coups de fouet jusqu'à ce que le sang gicle de partout. Et c'est alors seulement que le malheureux a la jouissance de tous ses plaisirs... » J'étais si écrasée d'horreur que je lui ai dit : « Monsieur, ce n'est pas possible, ça ne peut pas exister ! » « Mais si, Céleste, je ne l'ai pas inventé. » « Mais, Monsieur, comment avez-vous pu regarder ça ? » « Justement, Céleste, parce qu'on ne peut pas l'inventer. »

— Vous avez connu la hantise de Marcel Proust de ne pas disposer du temps nécessaire à l'achèvement de son œuvre, et, cependant, un jour, il a bien écrit le mot « fin », n'est-ce pas ?

Céleste — Si je me risquais à demander : « Mais enfin, Monsieur, quand dormez-vous ? » « Je ne sais pas, Céleste, je ne sais pas... » Je pense que, dans ses somnolences, le travail devait continuer son chemin. C'était comme une fièvre en lui. Une fois où il me parlait ainsi du temps perdu, je lui ai cité une phrase de ma mère : « Monsieur, ma mère disait souvent, à propos du temps : "Qui l'a fait ne l'a pas vendu." » Il me l'a fait répéter. « Comme c'est joli, Céleste ! Comme c'est beau ! Je le mettrai dans mon livre. » Et la phrase y est en effet. Mais il n'empêche que le leitmotiv de sa vie restait la hantise de ne pas parvenir au terme de sa volonté.(...)« Il y a eu un matin extraordinaire — un matin pour nous, veux-je dire, donc, en réalité, un après-midi. N'ayant pas tenu de journal, à mon grand regret, je ne peux pas fournir la date exacte. J'ai du moins le souvenir précis que le fait se situe au début du printemps de 1922, car ce fut inoubliable. (...) Comme j'arrivais près du lit, il a tourné un peu la tête vers moi, ses lèvres se sont ouvertes et il a parlé. Depuis que je vivais auprès de lui, c'était la première fois qu'il m'adressait la parole au sortir de son réveil et avant d'avoir pris sa première tasse de café. Jusqu'à sa mort, cela ne s'est plus reproduit. J'ai été surprise malgré moi, et je suis restée là, avec mon plateau, en suspens. Il m'a dit : « Bonjour, Céleste... » Un instant, son sourire a paru déguster ma surprise. Puis il a repris : « Vous savez, il

est arrivé une grande chose cette nuit… » « Que s'est-il passé, Monsieur ? » « Devinez. » Il s'amusait beaucoup. Rapidement, dans ma tête, j'ai fait le tour de ce qui aurait pu arriver. Ce ne pouvait pas être une visite inattendue — je l'aurais su et entendu ; jamais il ne fût allé ouvrir lui-même la porte. Qu'il ait pu se relever pour sortir était également inconcevable ; jamais il n'eût décroché de ses mains son pardessus et son chapeau dans le vestiaire ; toujours il fallait que tout fût préparé. Tout en cherchant, j'inspectais du regard la chambre. Je me disais : « Personne n'est venu ; il n'a pas grillé sa bouilloire électrique ; il n'a rien cassé ; tout est en place… » J'ai dit : « Monsieur, je ne vois pas du tout ce que cela peut être, je ne peux pas deviner. Cela doit être un miracle. Il faut que vous me l'appreniez. » L'air tout heureux et rajeuni, il jubilait comme un enfant qui a joué un bon tour. « Eh bien, ma chère Céleste, je vais vous le dire. C'est une grande nouvelle. Cette nuit, j'ai mis le mot « fin ». » Il a ajouté, toujours avec son sourire et cette lumière dans son regard : « Maintenant, je peux mourir. » J'entends sa voix prononcer ces derniers mots : on aurait cru une explosion de satisfaction et de joie. J'ai dit : « Oh, Monsieur, ne parlons pas de cela. Je vois bien que vous êtes trop heureux, et moi aussi je suis tellement contente que vous soyez arrivé à bout de ce que vous vouliez faire ! Mais, tel que je vous connais, j'ai bien peur que nous n'ayons pas fini de coller des petits papiers ni d'ajouter des corrections. » Il a ri.

— Au fond, Marcel Proust n'a pas cessé de vous occuper le cœur, du jour où il vous a pris à son service jusqu'au jour de sa mort, et au-delà même ?

Céleste — Pendant quelques années, je me suis occupé du musée Ravel, à Montfort-l'Amaury, près de Paris. On venait m'y voir ; je m'accuse d'avoir beaucoup plus parlé de M. Proust que de Ravel aux visiteurs du musée. (...) L'image que je garde de lui dans mon cœur est la plus belle de toutes et le plus beau des souvenirs. Il y est magnifique comme il le fut toujours. Prince parmi les hommes et prince des idées. Jamais il ne m'a abandonnée. Chaque fois, dans la vie, que j'ai eu à accomplir une démarche, j'ai trouvé un admirateur de M. Proust qui aplanissait pour moi les difficultés, et c'était comme si, dans la mort, il avait continué à me protéger. De même que (...), chaque fois que je dois résoudre un problème personnel, je prends conseil de son souvenir, et la chose en est facilitée. (...) C'est probablement parce qu'il avait tout de suite deviné que j'étais charmée et que je resterais de mon plein gré qu'il a eu envie de me garder et qu'il y a eu entre nous cette

entente merveilleuse. (...) Je n'ai quitté M. Proust qu'au cimetière, et même alors je n'y croyais pas. Et puis, un jour, il y a eu cette chose extraordinaire... Comme j'étais descendue de l'appartement, où nous étions encore, Odilon, ma sœur et moi, pour achever les rangements, j'ai vu soudain la vitrine de la librairie qui était près de la maison, rue Hamelin. Elle brillait de lumière et, derrière la glace, il y avait les ouvrages parus de M. Proust, trois par trois. Une fois de plus, j'ai eu comme un éblouissement de ses presciences et de cette certitude qu'il y avait en lui, en pensant à la page de son livre où il parle de la mort de Bergotte, l'écrivain : « On l'enterra. Mais, toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, les livres disposés trois par trois veillaient comme des anges aux ailes déployées et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de la résurrection. »

Salim Jay

On n'aime plus personne dès qu'on aime

Car, moi qui ne pensais plus qu'à ne jamais rester un jour sans voir Gilberte (au point qu'une fois, ma grand-mère n'étant pas rentrée pour l'heure du dîner, je ne pus m'empêcher de me dire tout de suite que si elle avait été écrasée par une voiture, je ne pourrais pas aller de quelque temps aux Champs-Élysées ; on n'aime plus personne dès qu'on aime), pourtant ces moments où j'étais auprès d'elle et que depuis la veille j'avais si impatiemment attendus, pour lesquels j'avais tremblé, auxquels j'aurais sacrifié tout le reste, n'étaient nullement des moments heureux ; et je le savais bien, car c'était les seuls moments de ma vie sur lesquels je concentrasse une attention méticuleuse, acharnée, et elle ne découvrait pas en eux un atome de plaisir.

Du côté de chez Swann

Lorsque Proust parle d'amour — et toute l'œuvre est une variation sur ce thème — il parle surtout de souffrance : l'état amoureux se meut en jalousie, en désir de voler un être à un autre, en désir d'acheter ses faveurs afin de l'enfermer et de le détruire ; en illusions et désillusions comme dans le cas de Swann et d'Odette ; en désir d'humilier et de blasphémer par angoisse d'avoir trop admiré, comme dans le cas de Mlle Vinteuil crachant sur l'image de son père vénéré ; en obsession frustrée et en haine comme Charlus devenu « fou » de Morel au point de vouloir l'assassiner. Ou encore l'amour est vécu comme une cou-

pure de tout, un abrutissement de l'intelligence comme chez Swann qui ne comprend pas la grandeur de la sonate de Vinteuil et la croit devenue tout simplement une rengaine, un leitmotiv ponctuant ses rendez-vous galants avec Odette. Révolté, l'amour devient meurtrier quand il est — et il l'est toujours — obscurci par la jalousie : c'est « l'espionnite » du Narrateur, les mensonges suscités par lui chez les femmes qui le trompent. Mais si la jalousie est destructrice, elle est pourtant nécessaire au sentiment qui sombre, sans elle, dans l'ennui. car celui qui aime ne cesse d'être pris entre cette contradiction : la jalousie crée l'amour, le ressuscite, l'entretient, et, en même temps, démontre le néant d'un corps opaque, la sottise de vouloir s'approprier ce qui existe à peine, toujours en fuite même sous les paupières fermées d'Albertine — Proust nous le redit sans cesse : dans la possession l'on ne possède rien.

Aimer est un mauvais sort comme ceux qu'il y a dans les contes, contre quoi on ne peut rien jusqu'à ce que l'enchantement ait cessé.

Le Temps retrouvé

Si la jalousie entretient l'amour, c'est ensuite pour mieux démontrer à quel point il était absurde de l'éprouver : afin que le lecteur soit bien persuadé qu'il s'agit là d'une maladie générale et d'une *torture réciproque*, Proust va procéder (comme le démontre avec une limpidité magistrale Nicolas Grimaldi [1]) à une dépréciation progressive de la personne aimée. Ainsi Albertine, dépouillée d'artifices, arrachée à son « théâtre », solitaire et sans la compagnie louche de ses amies et de ses mensonges, ne serait plus rien. La malheureuse Odette est tantôt ravalée au rang de brave idiote par la duchesse de Guermantes, tantôt réduite à néant par la répulsion que Swann éprouve à son égard : « peu de goût, presque du dégoût [2]. » Même ses qualités sont médiocres. Cette mise à nu de la personne aimée, frivole ou menteuse, se fait à travers des scènes où elle se trouve peu à peu dépouillée de ses attributs jusqu'à se révéler un leurre. Quand Robert de Saint-Loup présente sa maîtresse au Narrateur, celui-ci reconnaît, stupéfait, Rachel *quand du Seigneur*, « celle qui, il y a quelques années (...) disait à la

1. Nicolas Grimaldi : *La Jalousie (Étude sur l'imaginaire proustien)*, Actes Sud, 1993.

2. *Du côté de chez Swann.*

maquerelle : « Alors si vous avez besoin de moi pour quelqu'un, vous me ferez chercher [3]. » Ainsi cette femme adulée a-t-elle commencé par exercer ses charmes dans une maison de passe.



Marcel Proust, boulevard Bineau à Neuilly, en 1892 (debout sur la chaise, Jeanne Pouquet).

Cette mise à mort continuelle de la personne aimée fait presque songer aux peintures bouddhiques où la femme est progressivement dénudée, décomposée, puis réduite à son propre squelette, afin d'éviter aux autres les tentations de la chair. C'est seulement à partir de cette dévalorisation — Odette est « laide », elle a des « joues jaunes », des « yeux fatigués » — processus que Proust nomme la « connaissance par soustraction [4] » que s'opère un mouvement de remontée dans le temps et dans l'immortalité de l'art. Odette désincarnée fait songer à la peinture de la fille de Jethro, et Gilberte permet de songer aux cathédrales. Le Narrateur abolit toute vision humaine, charnelle des femmes pour contempler à travers elles un Botticelli ou une église normande ; Albertine s'efface devant Elstir et Bergotte ; Mlle Vinteuil devant la musique de Vinteuil qu'elle a ressuscitée avec son amie. Vidées de leur chair, les femmes deviennent un salon, une époque, la Renaissance ou le Moyen Âge ; les filles deviennent des villes comme Balbec et Doncières. En fait, il n'y a plus de femmes, ce qui permet le retour au temps disparu des pierres et des cathédrales vécu par Marcel Proust lors de sa traduction de Ruskin, entreprise par lui sous la supervision de sa mère. Retour d'une importance capitale vers ce moment qui précède la solitude créatrice, délivrée, de l'écriture — ce moment où il n'y avait pas d'autre femme que la mère, au

3. *Le Côté de Guermantes.*
4. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs.*

temps où le jeune Marcel était scindé entre son désir d'autres jeunes hommes et l'amour filial, teinté de sacralité. Seulement alors, lorsque les jeunes filles sont pétrifiées, prisonnières, les femmes annihilées et dévaluées, le vice ramené à des jeux sordides, seulement alors a lieu la purification meurtrière du désir qui libère.

La scission profonde de la nature de Proust, si perceptible dans l'œuvre, est brutalement dévoilée dans la séquence où Emmanuel Berl raconte dans *Sylvia* sa rencontre mémorable avec Marcel [5]. Berl lui confia ce soir-là son amour partagé ; les propos de Proust confirment combien l'être, pour lui, est irrémédiablement dissocié de l'amour : « Il me dit qu'il craignait que Sylvia ne me fît beaucoup souffrir, maintenant qu'elle allait s'interposer entre moi et mon amour pour elle. Je trouvais cela faux : Sylvia et cet amour faisaient pour moi une même chose. » C'est bien ce qui ne se passe jamais dans *À la recherche du temps perdu* : jamais le Narrateur n'éprouve un amour où il se fond à l'autre. Proust va plus loin : Sylvia une fois morte, alors, oui, l'amour eût été possible : « (si) j'avais appris sa mort, j'eusse éprouvé sans doute un chagrin cruel, mais évité l'inéluctable dégradation de mon propre sentiment, qu'il jugeait plus cruelle encore. »

Berl se défend : « Je lui dis que, dans sa manière de voir, l'amour n'était qu'un onanisme halluciné. » Et Proust se laisse aller à sa rage, se moquant « des hommes déchus au point de vivre vingt ans à côté d'un être qui les trompe sans qu'ils s'en aperçoivent, qui les hait sans qu'ils le sachent, les vole sans qu'ils se l'avouent, aussi aveugles sur les défauts de leurs enfants que sur les vices de leurs femmes… »



Marcel Proust, Robert de Flers (à gauche) et Lucien Daudet (à droite).

Ce n'était pas la haine de la normalité qui taraudait Proust au point d'insulter et de renvoyer Berl de chez lui. C'était quelque chose de beaucoup plus profond : le refus en cette unité de l'être que tout en lui récusait. Berl s'en rendit parfaitement compte : « Il avait adoré sa mère, il avait été obligé de lui mentir… » Marcel Proust est divisé en deux êtres depuis le début. Jamais d'unité. (Sauf dans l'œuvre bâtie

5. Emmanuel Berl, *Sylvia*, Gallimard, 1952.

comme une « cathédrale de mots »). Avec cette obligation d'être scindé, la haine et le blasphème ne sont pas loin. (La fille de Vinteuil, les meubles donnés par Proust au bordel.) Comment Proust aurait-il pu accepter que deux êtres n'aient rien à se dissimuler ? Dans la rencontre avec Berl, comment se faire à l'idée « qu'il pût y avoir entre Sylvia (et lui) autre chose que mensonges et malentendus… » ? Tout le monde devait rentrer dans le même schéma, sinon Marcel Proust se serait senti seul et coupable.

Sans doute ne peut-il exister de sentiment amoureux qui ne soit fluctuant chez un être qui, dévoré de remords devant son propre mensonge concernant son identité [6], entreprend une œuvre pour se justifier. Le remords, voilà un des moteurs de *La Recherche* : l'amour de-ce-que-l'amour-aurait-dû-être, l'amour de-l'amour-tel-qu'il-fut, autrefois, dans Combray édénisé. Et pour s'adonner à la pensée de cette nostalgie mêlée de remords, pour l'apaiser, il faut pouvoir éternellement ressusciter le passé, un passé que personne d'autre n'a partagé, dans la solitude de l'écriture. Comme l'écrit Berl dans sa préface aux *Lettres à Reynaldo Hahn* [7] : « Chacun ici est condamné à se trouver seul devant soi-même et devant Dieu, ce Dieu vers lequel l'œuvre et la pensée de Proust tendent toujours sans d'ailleurs parvenir à s'en approcher. »

Point d'amour donc : plutôt le rejet. Car le Narrateur n'est aimé ni d'Albertine ni de de Gilberte ; Swann n'est pas aimé par Odette, Saint-Loup est trompé par Rachel et Charlus est trahi par Morel. C'est que Proust ne se soucie guère de montrer des personnages aimés : il les veut au contraire rejetés et bafoués puisque l'une des situations qu'il préfère décortiquer est l'émiettement de l'identité par la jalousie et que celle-ci peut aller jusqu'à des désirs de meurtre. *Du côté de chez Swann* raconte la fin de l'amour pour Odette ; *La Prisonnière* et *La Fugitive*, celle de l'amour pour Albertine enfin oubliée ; *Le Temps retrouvé*, la fin de la « fixation » sur Gilberte.

Et si l'amour heureux n'existe pas dans cette œuvre, ni celui qui se prolonge humainement par la vie de couple et la procréation — (seuls peut-être les Verdurin semblent liés par une certaine complicité et, d'autre part, il n'y a pas d'enfants dans *La Recherche* à part le Narra-

6. Le silence sur ses mœurs était de rigueur même si elles étaient sans doute connues des parents. Secret pesant.

7. *Lettres à Reynaldo Hahn*. Préface d'Emmanuel Berl, Gallimard, 1956.

teur) — l'état extrême où l'être désire détruire l'autre est décrit de manière répétitive et presque scientifique. Dans *La Recherche* elle prend l'aspect masqué dont nous avons parlé : dévalorisation, posses-

> *L'amour physique, si injustement décrié, force tellement tout être à manifester jusqu'aux moindres parcelles qu'il possède de bonté, d'abandon de soi, qu'elles resplendissent jusqu'aux yeux de l'entourage immédiat.*
>
> Du côté de chez Swann

sivité perverse, rêves de mort (chez Charlus, et même chez tante Léonie qui se voit théâtralement assister aux obsèques de la famille) — mais elle ne va pas jusqu'à la violence qui tue, si ce n'est dans la scène où Françoise sacrifie sauvagement les volailles destinées à la cuisine. C'est avant *La Recherche* (dont on sait qu'elle est une œuvre de reconstitution et qu'elle manque de cette spontanéité autobiographique qui perce dans *Jean Santeuil*) que le meurtre est franchement présent. Dans *Jean Santeuil*, dès les premières pages, nous sommes confrontés par le sadisme de l'écrivain C. qui aime à se réfugier dans la maison du gardien du phare pour y écrire. (Il paie d'ailleurs le temps qu'il y passe.) Mais ne s'amuse-t-il pas « à faire sauver les oies jusqu'à la mer ?... La mer étant assez mauvaise ce jour-là, deux furent noyées et l'une assommée par la vague sur un rocher ». La noyade des oies préfigure la crauté de Françoise tordant le cou aux poulets à Combray.

C'est surtout dans les premiers récits de Marcel Proust que l'amour est mêlé au crime. Le texte essentiel est, bien sûr, *La Confession d'une jeune fille*. On le sait, cette « confession » raconte l'histoire d'un amour illicite qu'une jeune fille — promise à son futur mari — éprouve un soir d'absence de son fiancé. Sa mère, malade, se trouve un peu mieux ce soir-là ; en deuil de son époux, elle a égayé sa robe d'un peu de mauve. Mais, dès après le dîner, la jeune fille s'éloigne avec un certain Jacques pour commettre « l'acte vraiment responsable, l'acte abominable ». Marcel Proust décrit le mélange de culpabilité et de joie qui préside au plaisir pris : « ... il me semblait que je faisais pleurer l'âme de ma mère, l'âme de mon ange gardien, l'âme de Dieu. Je n'avais jamais pu lire sans des frémissements d'horreur le récit des tortures que des scélérats font subir à des animaux, à leur propre femme, à leurs enfants ; il y a autant de férocité de la part du corps qui jouit, et qu'en nous autant de bonnes intentions, autant d'anges purs sont martyrisés



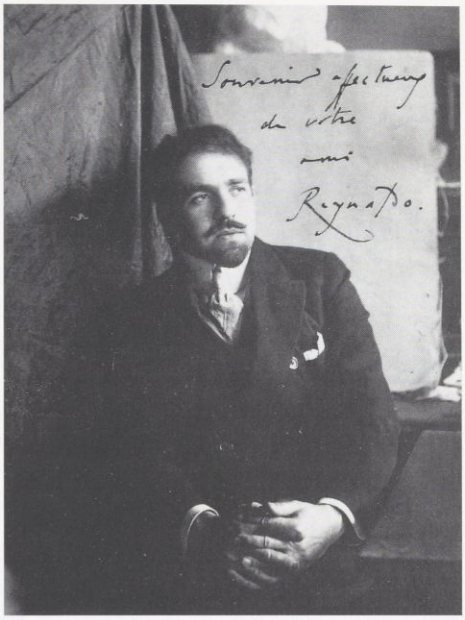
Emmanuel Berl.

et pleurent [8]. » La mère découvre cette scène en la regardant dans un miroir (comme si Marcel Proust se regardait lui-même) ; cette scène qui l'épouvante et cause sa chute mortelle en arrière, « la tête prise entre les deux barreaux du balcon ». À découvrir cette scission « amoureuse » dans la nature de sa fille, la mère est donc comme assassinée : on se demande si Marcel Proust pouvait croire, à la lecture de ce récit, sa mère dupe de ce passage au féminin ? N'y aurait-il pas dans ce texte le désir de meurtrir la mère, de se venger d'un silence imposé tout comme chez certains couples sadiques de Tanizaki qui écrivent leur journal uniquement pour que l'autre y découvre leurs turpitudes ? Ainsi faut-il bien admettre qu'il règne dans ce récit où la jeune fille éprouve de l'amour pour la mère une ambivalence terrible qui va causer jusqu'à sa mort. Or cette ambivalence révoltée, nul ne peut savoir si elle n'agissait pas comme un poison dans l'amour réel que Marcel Proust éprouvait pour sa mère. Et d'ailleurs, l'acte blasphématoire d'une autre jeune fille, la fille de Vinteuil, à l'égard de son père, ne fait-il pas partie du grand jeu d'inversion des sexes déjà présent chez les Gomorrhéennes ? Tel est bien l'avis exprimé par Cocteau dans son journal : « Proust se cache derrière *l'autre*. C'est le moyen de se raconter avec une complaisance extrême », ou encore… « Si l'on relit Proust attentivement comme je le relis, on retrouve sans cesse le thème qu'il porte sur d'autres de la mère souillée. Devenue père dans la scène de la fille Vinteuil, la mère souillée redevient mère lorsque Charlus dit que Bloch l'intéresserait peut-être s'il rouait sa mère de coups [9]. »

D'autres matricides ont lieu sous la plume de Marcel Proust : ainsi, dans son article « Sentiments filiaux d'un parricide », écrit pour *Le Figaro*, quand il relate comment le fils Blarenberghe cède à une crise de folie en tuant sa mère (avec un étrange lapsus dans le titre : parricide remplaçant matricide, comme si ce mot était impossible à écrire).

8. *Jean Santeuil*.
9. Jean Cocteau, *Le Passé défini*, tome I, Gallimard, 1983.

Ce qui nous ramène au couple père/fille des Vinteuil et à la pensée de Mlle Vinteuil. « Ce n'était pas moi… J'étais aliénée [10]. » L'amour filial peut déboucher sur des actes terrifiants, accomplis dans un état second, qui signifient la mort de l'être aimé. Mais le crime n'est que la forme extrême et brutale de la mort lente souvent à l'œuvre au sein du couple. Dans *Jean Santeuil*, M. Lepic dissimule un tyran : « … Cet homme excellent était un mari terrible. Le lendemain de son mariage, il avait fait fermer à clef le piano de sa femme, qui ne fut plus jamais rouvert… » Amour filial, amour conjugal : mêmes crimes, comme chez Thomas Hardy que Marcel Proust appréciait tant.



Reynaldo Hahn. « Souvenir affectueux de votre ami Reynaldo. »

C'est que le meurtre seul peut mettre fin à la symbiose amoureuse rêvée par Marcel Proust. Il faut tuer la symbiose amoureuse, car celle-ci est elle-même meurtrière. La symbiose qui suppose la communion totale, la pureté des relations, la communion des âmes comme dans le jardin clos et paradisiaque de Combray n'est pas possible dans le réel ; elle a pour conséquence la révolte iconoclaste et la profanation. Qui fait l'ange fait la bête. On arrive au dilemne wildien : tuer ce que l'on aime ou se faire tuer par lui. Constance Wilde ou Alfred Douglas. Il n'est que de relire la lettre de Marcel Proust à Reynaldo Hahn [11] écrite en 1906 où il expose son idée d'une pièce : un mari sadique éprouve de la « joie » à salir avec des putains le sentiment d'amour qu'il éprouve pour sa femme. Dans cette lettre se trouve une allusion à un autre épisode : la marquise de Castellane voyageant en Italie est agressée par un voyou ; c'est son fils qui la soigne. Ainsi, dans la même missive, voisinent le sadisme et son remords. (La « réparation » accomplie par le fils aimant.) Une fois de plus le lien d'amour est charnel et familial (une épouse, une mère) et il y a profanation de la femme.

10. *La Prisonnière*.
11. *Correspondance*, éd. Philippe Kolb, tome VI.